

L'innocence perdue

Richard Millet

Volume 33, numéro 1 (193), février 1991

Façon de lire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31979ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Millet, R. (1991). L'innocence perdue. *Liberté*, 33(1), 58–60.

RICHARD MILLET

L'INNOCENCE PERDUE

Ai-je jamais connu la pure ivresse de lire — celle qui nous clôt le monde, fait de nous un être au visage de papier mâché, recroquevillé tel une momie dans une jarre ou allongé à la façon d'un mort, et néanmoins jubilant en silence?

J'entendis d'abord des contes, que je pus bientôt lire, et relus sans cesse et sus par cœur, comme si la lecture, déjà, était plaisir pris moins à l'histoire qu'au texte: plaisir singulier (comme tous les plaisirs solitaires), en quoi l'on peut sentir toute la précarité de notre présence au monde.

(Enfant: proie d'une étrange manie: celle de me réciter à voix basse ces contes, ou d'en rédiger des pastiches: simple manière de prolonger un plaisir, ou bien, déjà, souci pervers d'écrire?)

Le plaisir de lire n'a de cesse qu'il ne soit reproduit en nous; mais nous qui sommes devenus *savants*, et déniaisés, il semble que nous ayons perdu la fraîcheur de la lecture: aussi écrivons-nous. Il y a là une énigme que nous passerons notre vie à élucider: pourquoi le plaisir de lire s'est-il mué en souci d'écrire? Pourquoi jouer la gravité de l'œuvre dont nous sommes responsables contre la jubilation de simple lecteur? Quel paradis perdu tentons-nous, en écrivant,

de redéployer, alors que nous savons que nous n'en franchirons plus jamais le seuil?

Scribes trop sérieux (malgré les leçons de James, Borges, Nabokov) qui consignent les traces d'anciennes lectures et veulent se souvenir infiniment des enfants qu'ils furent.

Lire, c'est redoubler le monde d'un murmure silencieux dans lequel nous nous évanouissons: lecteur soufflé dans la buée brève de sa propre haleine.

Lisant, je me délivre du monde pour entrer dans une mise à l'écart de moi-même: espace inhumain dans lequel j'erre à loisir et d'où je sors comme Lazare du tombeau. L'air hagard, les yeux éblouis, le teint hâve: le lecteur ne cesse de mourir et de ressusciter.

J'avoue une passion pour le roman; je m'en rappelle pourtant rarement l'intrigue, comme si ma mémoire se faisait peu fiable à seule fin de susciter l'envie de relire: un livre est infini par le trouble rapport d'oubli et de désir que j'entretiens avec lui.

Nous écrivons: nous affirmons notre condition d'exilés, de lecteurs à l'innocence perdue — sortes de coupables, même, qui ne savent pas vraiment ce qu'ils ont à expier.

Écrivains que j'ai manqués, adolescent: Dumas, Conrad, Kipling, Tolstoï. Depuis, je n'ai jamais pu vraiment les lire. J'y cherche en vain ce que je n'y puis plus trouver — et ne m'en console pas.

Le chagrin que fut pour Wilde la mort de Rubempré: les maîtres modernes du soupçon nous empêcheraient-ils de le partager? Écrivant après eux, il me semble parfois que

nous avons assez de perversité pour réapprendre à lire innocemment.

De même que se voyant lire, on ne lit plus (on est saisi, en arrêt, dépossédé), de même un écrivain est l'impossible lecteur de ses textes: espèce de faussaire qui ne vit que pour fabriquer ses masques et se glisser dans le monde de Madame Bovary, de Julien Sorel, des Guermantes, de Hans Castorp: êtres de papier avec qui nous souhaitons passionnément échanger nos vies misérables.

Lire est frivole: nous n'avons besoin ni des romans, ni des poèmes, ni des traités pour savoir que nous mourrons demain; et pourtant avec quelle hâte, quelle avidité nous nous tournons vers ces petits rectangles de papier desquels nous attendons consolation!

Dans les moments de doute, quand s'épuisent les prestiges de la fiction et que le langage seul m'apparaît tel un nerf à vif, je m'adonne au murmure des aphorismes: ils me rappellent à moi comme si je serrais des éclats de verre dans ma paume.

Écrivant, je me donne à lire: ultime chance d'innocence par lecteur interposé, ou bien nouvelle falsification? Privé d'innocence, incapable de retrouver l'enfantin plaisir de lire, je suis condamné à écrire et il me reste l'espoir (autre leurre?) d'être lu, c'est-à-dire d'entrer pour un moment dans le rêve de mon lecteur et de retrouver là un peu de la fraîcheur de son innocence.

Directeur de la revue Recueil, Richard Millet a publié L'Invention du corps de saint Marc (1983), Sept passions singulières (1985), Beyrouth (1987), L'Angelus (1988) et Le Sentiment de la langue (I: 1986, II: 1990).